Les origines juives du christianisme

1

PIERLUIGI PIOVANELLI

LA NAISSANCE DE L'ANTIJUDAÏSME

ASSOCIATION ÉTUDES ET RECHERCHE D'AUTEUIL

PARIS, LE 11 DÉCEMBRE 2021

2

- 0. La croisée des chemins
- 1. Les « Judéens persécuteurs » du pseudo-Paul et de ses épigones
 - 2. Les « faux Judéens » de Jean de Patmos
 - 3. Les chrétiens mystiques de l'Ascension d'Isaïe
 - 4. Un antijudaïsme marcionite et/ou « gnostique »?
 - 5. Du philo- et de l'alterjudaïsme à l'antijudaïsme (et l'antisémitisme)

o. La croisée des chemins

3)

D'un point de vue sociologique

- 1) le christianisme en tant que tel est resté un phénomène sectaire essentiellement judéen au moins jusqu'au milieu du II^e siècle de notre ère ;
- 2) chaque communauté était constituée d'un mélange plus ou moins varié (en fonction de sa localisation géographique et de son histoire) de messianistes d'origine judéenne et non judéenne, qui étaient
- 3) plus ou moins en contact avec la (ou les) synagogue(s) locale(s), plus ou moins observants, plus ou moins critiques vis-à-vis des traditions judéennes, plus ou moins en dialogue avec la culture et la société gréco-romaine ambiantes.
- **4)** Cette fluidité relative continuera au moins jusqu'à l'« invention » / « institutionnalisation » du christianisme orthodoxe et du judaïsme rabbinique au IVe siècle.

1 Thessaloniciens 2,15-16

Le pseudo-Paul de 1 Thessaloniciens 2,15-16 (un ajout vraisemblablement tardif) a parfaitement résumé les griefs que certains chrétiens pouvaient avoir, à la fin du I^{er} ou au début du II^e siècle de notre ère, à l'encontre de ces Judéens (la grande majorité) qui ne partageaient pas leur foi en Jésus Messie.

¹⁴ En effet, frères (et sœurs), vous êtes devenus les imitateurs des communautés de Dieu qui sont en Judée dans le Messie Jésus, car vous avez souffert aussi de la part de vos propres compatriotes les mêmes (traitements) qu'ils ont soufferts de la part des Judéens {¹⁵ qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et les prophètes, qui nous ont persécutés, qui ne plaisent pas à Dieu et qui sont ennemis de tous les hommes, ¹⁶ qui nous empêchent de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées, comblant toujours (plus) leur péché ; mais la colère est enfin tombée sur eux}.









Thessalonique, capitale de la province de Macédoine, en position stratégique sur la *Via Egnatia*

De l'avis de Marie-Françoise Baslez (2012), il s'agirait d'une « imprécation » impromptue, qui aurait été « surinterprétée », et son interprétation exacte serait :

« Vous avez souffert aussi (...) les mêmes (traitements) qu'ils (les membres des communautés de Dieu qui sont en Judée) ont soufferts de la part (seulement) de (ce)s Judéens qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et les prophètes », et non, comme l'on fait d'habitude, « vous avez souffert aussi (...) les mêmes (traitements) qu'ils ont soufferts de la part de (tous le)s Judéens, eux qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et les prophètes. »

Il s'agirait donc d'une précision restrictive, et les Judéens ici visés ne seraient autres que ceux qui ont effectivement mis à mort Jésus et les prophètes, à savoir, de l'avis de Christian Amphoux (2003), les grands-prêtres « hérodiens ».

Quatre problèmes

- 1. « Les Judéens qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et les prophètes. » Ce serait ici la seule et unique fois où Paul accuse directement ne fût-ce qu'un groupe de Judéens d'avoir tué (*apokteínō*) Jésus.
- 2. « Qui ne plaisent pas à Dieu et qui sont ennemis de tous les hommes. » Ce serait ici la seule et unique fois où Paul qualifie de la sorte ne fût-ce qu'un groupe d'opposants judéens, messianiques ou non. La précision « qui sont ennemis (*enantioi*) de tous les hommes » relève plutôt de la polémique grécoromaine à l'encontre des Judéens, régulièrement accusés de misanthropie. Il est difficile d'imaginer Paul en train de répéter de tels clichés.
- 3. « Qui nous ont persécutés, (...) qui nous empêchent de parler aux nations. » Est-ce que le « nous » se réfère à Paul et ses compagnons ou aux messianistes en général ? Serait-il ici question de l'opposition rencontrée (d'après les Actes

des apôtres) dans les synagogues de Philippes et de Thessalonique ? Pourtant, l'imprécation semble viser en priorité des opposants originaires de la Terre d'Israël. S'agirait-il plutôt des émissaires de Jacques et de Pierre ? Mais pourquoi en faire mention ici, dans une lettre qui est tout sauf polémique ? Nous pourrions légitimement nous demander quelle mouche a piqué Paul.

4. « Mais la colère est enfin tombée sur eux. » L'imprécation se termine sur le constat (exprimé par l'aoriste du verbe $phthán\bar{o}$) d'un événement qui s'est déjà produit, et non par une malédiction que l'on souhaiterait voir se réaliser dans un avenir plus ou moins proche (dans ce cas, on emploierait le futur ou l'optatif).

Voir la justification du massacre des habitants de Sichem (Genèse 34), perpétré par le patriarche Lévi sur ordre de « l'ange qui intercède pour le peuple d'Israël » (*Testament de Lévi* 5,3) :

Mais moi (Lévi), je vis que la décision de Dieu tournerait à la condamnation de Sichem, car ils avaient voulu faire à Sarah et à Rebecca ce qu'ils avaient fait à Dinah, notre sœur ; mais le Seigneur les en empêcha. Ils persécutèrent Abraham, notre père, lorsqu'il était étranger, harcelèrent ses troupeaux, alors que les brebis étaient pleines, et *maltraitèrent rudement* Yéblaès (*i. e.* Éliézer), son domestique. Ils agissaient de la façon suivante avec les étrangers : ils s'emparaient de leurs femmes par la force et les bannissaient. *Mais la colère de Dieu est enfin tombée sur eux*.

Il ne fait aucun doute que le massacre des habitants de Sichem est ici présenté, dans les mêmes termes qu'en 1 Thessaloniciens 2,16, comme un événement appartenant au passé, d'où la question de savoir sur quelle ville de Judée la colère divine aurait pu théoriquement s'abattre entre environ 30 et 50 de notre ère.

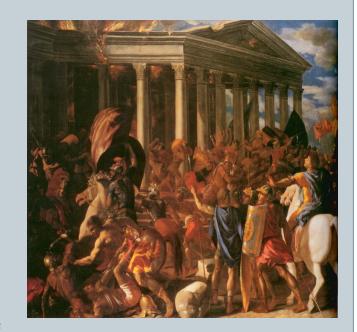
10

La réponse est, bien évidemment, sur aucune !

Il est donc plus que probable que 1 Thessaloniciens 2,15-16 soit une interpolation malveillante tardive, postérieure à la destruction de Jérusalem par les Romains en 70 de notre ère.

Certains Judéens, les mêmes qui avaient mis à mort Jésus et maltraité les membres des communautés chrétiennes en Judée du temps de Paul (v. 14), avaient finalement été punis pour tous leurs méfaits.

Lorsque le christianisme, jadis marginal et clandestin, fut d'abord légalisé en 313, et ensuite adopté en tant que religion officielle de l'Empire romain en 380, l'antijudaïsme de certains



de ses mythes fondateurs, de sectaire qu'il était, devint étatique et institutionnel.

C'est ainsi que l'historien de l'Église Eusèbe de Césarée a pu soutenir que la crucifixion de Jésus n'avait été que le début d'un long processus de punition divine des Judéens culminant avec la destruction de Jérusalem par Titus avant de prendre fin avec le bannissement des Judéens de Jérusalem au lendemain de la guerre de Bar Kokhba.

En réalité, les graines de l'antijudaïsme théologique avaient été malheureusement semées dans le sol même des discours et des souvenirs des premiers chrétiens sur la mort de Jésus.

Cependant, tel ne fut certainement pas le cas pour *tous* les auteurs chrétiens des deux premiers siècles.

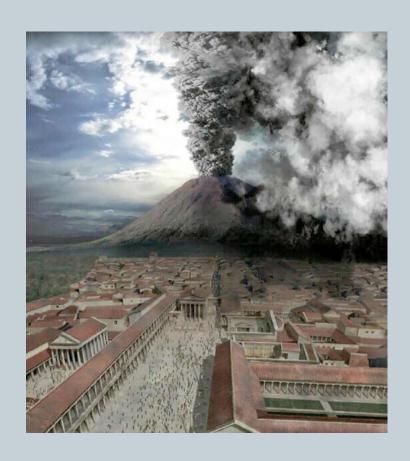
12

L'Apocalypse a été écrite quelque temps après l'éruption du Vésuve (mentionnée en Apocalypse 8,8-9) qui a complètement effacé les villes campaniennes d'Herculanum, Oplontis, Pompéi et Stabies, en août ou octobre 79, au début du court règne de l'empereur Titus, très probablement peu de temps après sa mort subite deux ans plus tard (évoquée en 17,9-10), le 13 septembre 81.

C'était le cadre apocalyptique idéal pour réagir verbalement à la violente répression militaire de Titus contre la révolte judéenne et à la propagande de la dynastie flavienne qui s'en était suivie, à travers la frappe des pièces de monnaie de la *Iudaea capta*, une réponse tout à fait similaire à celles consignées dans le *4e Esdras*, le *2e Baruch* et d'autres écrits judéens des deux dernières décennies du premier siècle.

13)

Le deuxième ange fit retentir sa trompette : alors une énorme masse embrasée, comme une montagne, fut précipitée dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang. Le tiers des créatures vivant dans la mer périt, et le tiers des navires fut détruit (8,8-9).

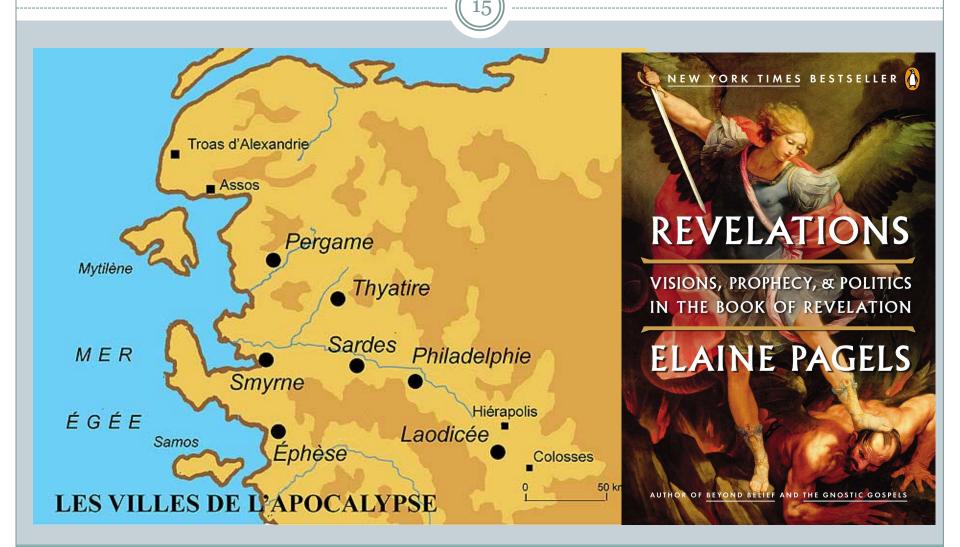


14

Jean dépeint certains individus comme des dissidents chrétiens ou des opposants (supposément) judéens dans les lettres qu'un personnage « semblable à un fils d'homme » lui ordonne d'écrire et d'envoyer aux sept *ekklēsiai* d'Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée (1,9-20).

Ainsi, à Éphèse, certains prétendent faussement être des apôtres (2,2), tandis que d'autres appartiennent à un groupe appelé « les Nicolaïtes » (2,6), à identifier peut-être avec les disciples du diacre helléniste Nicolas (un prosélyte d'Antioche mentionné en Actes des apôtres 6,5).

D'autres Nicolaïtes se trouvent à Pergame (Apocalypse 2,15), aux côtés de certains « qui s'en tiennent à l'enseignement de Balaam, qui conseillait à Balaq de tendre un piège aux fils d'Israël pour les pousser à manger de la nourriture sacrifiée aux idoles et à se prostituer (*porneúō*) » (2,14, renvoyant à Nombres 22,1-25,3; 31,16).



16

Les mêmes accusations d'« enseigner à se prostituer (*porneúō*) et à manger des viandes sacrifiées aux idoles » sont formulées à l'encontre d'une prophétesse autoproclamée de Thyatire qui est appelée, de manière péjorative, « **Jézabel** » (Apocalypse 2,20).

Quant aux communautés de Smyrne et de Philadelphie, elles sont victimes de « la calomnie de ceux qui se disent Judéens et ne le sont pas, mais sont une synagogue de Satan » (2,9 ; 3,9). Au final, seules Sardes et Laodicée sont apparemment à l'abri de toute critique.

L'exégèse traditionnelle identifie les Nicolaïtes et la prophétesse Jézabel avec des hérétiques chrétiens, de préférence avec des enthousiastes « gnostiques », tandis que ceux qui sont « une synagogue de Satan » sont généralement considérés comme les membres des communautés judéennes locales qui auraient dénoncé leurs confrères chrétiens aux autorités romaines.

17

Dans le livre de l'Apocalypse, cependant, « Satan » n'est qu'un nom de code pour Rome et, aux yeux de Jean, ceux qui sont associés à Satan ne sont que des collaborateurs de l'Empire romain, pas seulement les traîtres (« ceux qui disent qu'ils sont Judéens et ne le sont pas ») à Smyrne et Philadelphie, mais aussi les enthousiastes d'Éphèse, de Smyrne et de Thyatire qui ne respectaient pas les lois de la cacherout (« manger de la nourriture sacrifiée aux idoles ») et de la *nidda* (« se prostituer »).

En d'autres termes, il est hautement probable que derrière les mystérieux Nicolaïtes et la prophétesse Jézabel se cachent les membres de certaines communautés deutéro-pauliniennes « proto-orthodoxes » peu respectueuses, d'après Jean, des préceptes de la Tora.

Quant au profil de l'auteur implicite de l'Apocalypse, il apparaît comme un « judéo-chrétien », en tout cas, « philo-judéen », peut-être l'un des derniers survivants de la communauté de Jacques, le frère du Seigneur, à Jérusalem.

3. Les mystiques de l'Ascension d'Isaïe

L'Ascension d'Isaïe est un texte pseudépigraphique qui raconte l'histoire du martyre d'Isaïe aux mains du méchant roi Manassé (ch. 1-5) à cause de sa vision prophétique de la venue du Bien-aimé, « le Messie qui s'appellera Jésus », dont il avait été témoin à la fin de son ascension aux sept cieux (ch. 6-11).

Le parallèle le plus proche avec les expériences décrites au début du II^e siècle dans l'*Ascension d'Isaïe* se trouve dans la collection tardo-antique des *Hekhalot*, ou « Palais » (se référant aux sept palais, un dans chacun des sept cieux, en particulier le dernier palais du septième ciel, où se trouve la *merkava*, le trône divin), une série de textes mystiques juifs écrits principalement en hébreu, environ trois à six siècles après l'*Ascension d'Isaïe*.

Il y a un consensus croissant parmi les spécialistes sur le fait que l'*Ascension d'Isaïe* est issue d'un groupe de prophètes chrétiens, peut-être encore itinérants, coutumiers d'une exégèse charismatique des Écritures, en particulier du livre d'Isaïe canonique.

3. Les mystiques de l'Ascension d'Isaïe

19

Ces mystiques auraient rencontré l'opposition de structures d'autorité déjà installées ou en voie d'installation, les « anciens impies et les bergers injustes envers leurs brebis » (3,24), à identifier avec les prêtres et les évêques de la région d'Antioche.

L'absence de toute déclaration explicitement supersessioniste et/ou antijudéenne est particulièrement remarquable.

En réalité, il est assez anachronique de percevoir la moindre polémique antijudéenne dans l'identification des persécuteurs d'Isaïe et de Jésus avec « les enfants d'Israël », car le narrateur prend bien soin de préciser que ces derniers ont agi, dans les deux cas, à l'instigation de Beliar/Sammaël et « sans savoir qui était (Jésus) » (11,19).

Toutes ces caractéristiques, prises dans leur ensemble, permettent de reconnaître dans les individus à l'arrière-plan de l'*Ascension d'Isaïe* un groupe de mystiques de la *merkava* très proche, sinon identique, de celui des « judaïsants » critiqués à plusieurs reprises par l'évêque Ignace d'Antioche, célèbre pour ses propos antijudéens.

Marcion de Sinope fut l'un des premiers penseurs chrétiens à opposer systématiquement le Dieu créateur de la Bible hébraïque au Père céleste du Nouveau Testament, posant ainsi les prémisses d'un antijudaïsme ontologique radical. C'est du moins la réputation qu'il s'est acquise auprès des Pères de l'Église et des spécialistes du christianisme primitif, d'Adolf von Harnack (1851-1930) à Walter Bauer (1877-1960). Il s'agit d'un autre point de vue traditionnel contre lequel une nouvelle génération de chercheurs a pris fermement position.

Le mérite d'avoir remis en cause, en 1979, l'antijudaïsme radical de Marcion revient au patristicien américain David P. Efroymson, qui partait du constat que c'est précisément dans le *Contre Marcion* de Tertullien que les propos antijudéens abondent.

De toute évidence, pour Tertullien, le « sauvetage » du Dieu de la Bible hébraïque passait par la condamnation du peuple juif : Dieu avait été sévère avec son peuple, parce que ce peuple, obstinément insoumis, le méritait bien !

Les Juifs, n'ayant pas reconnu en Jésus le Messie annoncé par les prophètes de Dieu, avaient été punis par la destruction de Jérusalem et du Temple par les Romains.

En définitive, pour Tertullien, il n'était pas question de distinguer entre le Dieu de la Bible hébraïque et le Dieu de Jésus, mais de concevoir leur seul et unique Dieu comme étant désormais hostile à « l'ancienne disposition » et ses sectateurs.

Efroymson conclut en ces termes : « La solution de Marcion [à la question des origines judéennes du christianisme] – deux dieux, pas de Bible [hébraïque] et un Jésus fantôme – a pu, et peut encore paraître inacceptable. Justin, Irénée, Tertullien et Origène ont réussi à régler l'affaire de Marcion à l'amiable [?], mais ce règlement n'a pas vraiment résolu le problème original. Il se peut que l'antagonisme entre le judaïsme et le christianisme ait été, de toute façon, inévitable ; mais après Marcion et sa réfutation, le christianisme s'est mis à concevoir son Dieu, son Christ, sa Bible et sa propre identité de façon antijuive. »

22

Selon cette « Nouvelle perspective sur Marcion », sa démarche n'aurait pas été foncièrement antijudéenne, mais plutôt « alterjudéenne » : l'auteur des *Antithèses* aurait distingué entre deux Dieux, deux Messies, deux ensembles d'Écritures, deux religions, la nouvelle (le christianisme) *ne remplaçant pas* l'ancienne (le judaïsme).

« L'appel aux gentils, chez Marcion, était un appel à rejoindre le judaïsme chrétien antithétique, pas un christianisme non juif », c'est-à-dire « un alterjudaïsme [...] modelé sur son antithèse [et] englobant un monothéisme fort, une révélation basée sur les Écritures, un Messie, une insistance stricte sur l'éthique, des règles alimentaires et des relations réglementées » (Markus Vinzent).

De là à conclure que pour le Marcion historique le judaïsme et l'« alterjudaïsme » chrétien pouvaient coexister pacifiquement côte à côte, de manière non antagoniste, il n'y avait qu'un pas, que certains n'ont pas hésité à franchir.

Une perspective similaire se dégage de la relecture sans parti pris des textes de Nag Hammadi et autres écrits « gnostiques » apparentés, y compris l'Évangile de Judas récemment redécouvert.

De plus, contrairement à d'autres textes chrétiens, les écrits « gnostiques » ne montrent presque aucune animosité envers Judas et les personnages judéens impliqués dans la passion de Jésus.

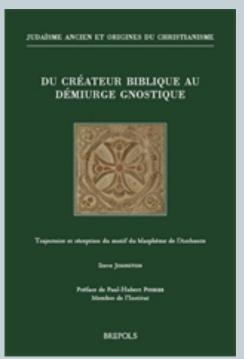
Il est facile de comprendre comment une telle haine aurait été un paradoxe pour les croyants « gnostiques », qui ont minimisé la pertinence théologique des souffrances d'un Jésus humain mort sur la croix après le départ du Christ céleste.

Comme le Ressuscité le dit à son frère spirituel dans la *Première apocalypse de Jacques*, « Jacques, ne te fais pas de souci à mon sujet ni au sujet de ce peuple (de Jérusalem, le peuple judéen). Car je suis celui qui préexiste en moi. Car je n'ai aucunement souffert et je ne suis pas mort, et ce peuple ne m'a fait aucun mal » (Al Minya Codex 2 18,4-11 // Nag Hammadi Codex V, 3 31,15-22).

24

Contrairement à l'opinion communément admise, selon laquelle la transformation du Dieu de la Bible hébraïque (le yoşer be-rešit) en un dieu inférieur, arrogant et tyrannique était, dans le meilleur des cas une aberration hérétique, dans le pire une posture antijudéenne – selon Hans Jonas (1903-1993), Gershom Scholem (1897-1982) aurait affirmé que le « gnosticisme (chrétien) est le plus grand cas d'antisémitisme métaphysique »! –, en procédant à un tel renversement de valeurs, les « gnostiques » mettaient simplement l'héritage judéen du christianisme dans une perspective à la fois inhabituelle et plus éloignée.

Ce qui donne à penser que le christianisme « gnostique » aurait été vraisemblablement moins agressif et supersessioniste que les autres branches du christianisme du II^e et du III^e siècles.



5. Philo-, alter-, antijudaïsme

(25)

En conclusion

Les auteurs chrétiens des deux premiers siècles ont adopté une variété de positions sur des questions clés telles que la responsabilité des Judéens dans la mise à mort de Jésus et la signification théologique de la destruction de Jérusalem et de son Temple par les légions romaines de Titus.

L'attitude originelle de Jean de Patmos pourrait être qualifiée d'ouvertement philojudéenne, et ce n'est qu'au prix d'une série de contresens « orthodoxes » que la « synagogue de ces faux Judéens (messianiques) qui collaborent avec Satan (c'est-à-dire Rome) » est devenue la « synagogue de ces Judéens sataniques » tout court et l'Apocalypse un autre morceau de littérature antijudéenne.

Les prophètes chrétiens adeptes de la mystique de la *merkava* qui ont osé réécrire un nouveau livre d'Isaïe, l'*Ascension d'Isaïe*, étaient probablement aussi des philojudéens, en tout cas définitivement plus proches des racines judéennes du christianisme que leur contemporain, l'évêque Ignace d'Antioche, radicalement antijudéen.

5. Philo-, alter-, antijudaïsme

26

Quant à Marcion de Sinope et aux auteurs des évangiles et des révélations « gnostiques », le mode de vie « alterjudéen » qu'ils ont promu semble être plus tolérant et inclusif que celui supersessioniste chéri par leurs critiques impitoyables Irénée de Lyon et Tertullien de Carthage.

Les trajectoires des attitudes philo-, alter- et antijudéennes dans les écrits chrétiens des deux premiers siècles sont très compliquées, pour ne pas dire paradoxales.

Assez ironiquement, les auteurs qui clamaient le plus haut et le plus fort soutenir et défendre l'héritage judéen de la religion chrétienne (*verus Israel*, « l'Israël authentique ») étaient aussi ceux qui gratifiaient le judaïsme du baiser mortel du véritable antijudaïsme.

C'est sous leur direction qu'au cours du IV^e siècle, les vestiges d'anciennes attitudes chrétiennes philo- et alterjudéennes ont progressivement disparu laissant malheureusement la place à la haine antijudéenne de l'Antiquité tardive, l'ancêtre de l'antisémitisme moderne.

5. Philo-, alter-, antijudaïsme

27)

Depuis les premiers récits de la Passion, une tendance narrative à

- innocenter les autorités romaines (Pilate),
- jusqu'à en faire les premiers convertis et martyrs (Procula),
- exagérer la responsabilité des leaders judéens (Caïphe),
- dramatiser les souffrances de Jésus et de sa mère,
- démoniser le peuple judéen (Judas).

